

L'ÉCLAIR

ORGANE POPULAIRE DE DEFENSE CATHOLIQUE, POLITIQUE & LITTÉRAIRE
PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS

RHONÉ et départements limitrophes... 1 an 6 fr. — 6 mois 3 fr. 50
Autres départements..... 1 an 7 fr — 6 mois 4 fr. »
Etranger..... le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

BUREAUX, RÉDACTION, ADMINISTRATION

Place Bellecour, 3, à Lyon, chez MM. Vitte et Perrussel
Boîte dans la cour.

Vente en gros : Rue Tupin, 31

ANNONCES :

Elles sont reçues exclusivement

A LYON, à l'agence de publicité V. FOURNIER, r. Confort, 14.
A PARIS, à l'agence HAVAS, place de la Bourse, 8.

15 JUILLET

Aujourd'hui ce devrait être la vraie fête nationale, puisque c'est la fête de l'héritier de nos rois.

Pour nous, Français, que ce soit la fête de famille, la fête du cœur.

Prions pour la famille royale, prions pour la France, prions, afin que Dieu pardonne et abrège le temps des épreuves.

J'ai vu ces jours derniers sur plusieurs points de la ville une affiche rougeâtre qui paraît annoncer une publication nouvelle sur la prise de la Bastille. Elle contient en grand format : les images de la tête du comte de Launay, au bout d'une fourche; de celle de Foulon, percée d'une pique et la bouche bourrée de foin, du cœur de Berthier, déchiré et sanglant. Je me suis demandé si l'affichage de semblables vignettes, l'avant-veille de la fête dite nationale, n'avait qu'un but commercial, ou si la réapparition de semblables trophées était un prélude utile aux joies qu'il s'agit de provoquer?

Vaut-on faire de l'histoire, donner de viles satisfactions ou indiquer la menace. Nous nous demandons si on a bien réfléchi avant de permettre des placards de cette nature.

Le peuple est magnanime, dites-vous, et vous laissez appeler l'attention sur des assassinats et des actes de sauvagerie comme s'ils avaient été commis par le peuple, tandis qu'ils ne sont l'œuvre que d'une poignée de brigands!

Le peuple est courageux et vous laissez montrer le massacre de quelques hommes faisant leur devoir, comme s'il prouvait ce courage!

Le peuple est juste et vous ne craignez pas de lui laisser prêter des actes de la plus monstrueuse iniquité!

Vous ne savez donc pas que l'Europe civilisée n'a que des sentiments de réprobation et d'horreur pour ces faits qui placent leurs auteurs au-dessous des cannibales de la pire espèce?

Les cannibales tuent et mangent leurs semblables sans haine et sans passion, pour assouvir leur faim bestiale.

Les assassins du 14 juillet ont tué leurs semblables par haine et par vengeance. Ils ont ensuite fait parade de leur crime, et c'est cette double infamie qu'on rappelle par des affiches de marchands!

Nos âmes de chrétiens et nos cœurs de Français protestent contre l'évocation de ces souvenirs!

L.

COURSE AUX NOUVELLES

Samedi, 15 juillet. — Des Messes seront dites ce matin à 8 heures dans les églises de Saint-François et d'Ainay, à l'occasion de la Saint-Henri, pour demander à Dieu : pitié pour la France et sa protection pour la famille royale.
Dimanche 16 courant, à midi, dans l'église de Saint-Irénée, une messe sera célébrée aux mêmes intentions.

M. le Vicomte de Mayol de Lupé — sous l'inspiration d'une juste fierté et de la plus délicate abnégation, a donné sa démission de rédacteur en chef de l'Union.

La rédaction de l'Union ne peut voir partir son chef sans une affectueuse émotion et une profonde tristesse. Mais, comme le dit M. le vicomte de Mayol de Lupé, dans sa lettre à M. le comte de Blacas, « en brisant des liens qui nous étaient chers, d'autres liens subsistent qu'aucune séparation ne peut rompre. »

Nous nous associons de tout cœur aux sentiments exprimés dans cette note. La retraite de M. le vicomte de Mayol de Lupé nous inspire de très vifs et très affectueux regrets. D'autre part, l'éminent rédacteur en chef de l'Union a mérité par ses services aussi brillants que nombreux la reconnaissance des vrais amis de la cause de Dieu et du Roi.

S. G. Mgr de la Bouillerie — archevêque de Perga, coadjuteur de S. E. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, est mort à Bordeaux samedi dernier, à six heures du matin.

Entre ces deux prélats, les derniers adieux furent déchirants. Le cardinal octogénaire, penchant sa tête blanche sur la poitrine de l'auguste mourant, l'exhortait à offrir courageusement à Dieu le sacrifice de la vie, et, en même temps, prenant ses mains dans les siennes, semblait vouloir retenir sur la terre l'apôtre et le compagnon de lutte que Dieu lui

avait donné pour partager les fatigues et les travaux de son épiscopat.

Sarran (Corrèze). — Honneur au conseil municipal de Sarran. Non-seulement il n'a point voté de fonds pour la fête soi-disant nationale, mais il a demandé un service funèbre pour les victimes du 14 juillet 1789. Car, en ce jour de fraternité républicaine, ne l'oublions pas, les républicains massacrèrent les invalides de la Bastille. L'un d'eux même arracha le cœur de M. de Launay, le malheureux gouverneur, le porta tout sanglant au bout de sa pique dans Paris, puis le mangea, sans que les autres y trouvassent à redire. Touchante fraternité!

Satan. — Un cercle de Gènes (Italie) a eu l'heureuse idée de mettre Satan sur sa bannière, et de vouloir remplacer partout les croix par la figure aimable de Satan. Nous aimons cela; au moins, c'est franc. Allons, francs-maçons gaulois, imitez un peu vos confrères de Gènes. Dites hardiment que vous prétendez nous ramener un culte satanique.

La Chambre et le Sénat applaudiront.

Exemple à suivre. — Un drôle qui lâchait à Beaumont-les-Autels, avait imposé à ses élèves la lecture et l'étude d'un petit livre abominable et stupide, dû à la plume du citoyen Paul Bert, le fameux *Manuel*.

Le curé de Beaumont-les-Autels a menacé les enfants de leur interdire la Sainte-Table s'ils se livraient à cet exercice malpropre.

Les enfants, alors, sur l'ordre de leurs parents, ont envoyé romener leur instituteur.

Nous engageons nos lecteurs à lire le compte-rendu de la séance où M. Buffet, stigmatisant la conduite de cet instituteur trop républicain, a rappelé à M. Ferry les engagements formels pris par ce dernier.

Les promesses ministérielles, autant en emporte le vent.

Les réponses embarrassées du grand-maître ont prouvé une fois de plus ce qu'on peut attendre de cette oligarchie républicaine.

Skobeleff. — Ce favori de la victoire qui n'aurait dû mourir que sur un champ d'honneur, a peut-être trop sacrifié à la politique. (Nous nous rappelons le bruit qui s'est fait autour de son nom après certains discours) et sa disgrâce simulée.

Cet homme jeune encore vient d'être enlevé subitement par une mort que beaucoup affirment n'être pas naturelle.

Le divorce — périclite au Sénat, dit-on, faut-il le croire? Quoi! le Sénat ne s'inclinera pas devant le vote de la Chambre? Oh! que ce serait étonnant, surprenant, mirabolant! Mais nous sommes incrédules comme saint Thomas.

Politique de M. de Freycinet. — Changements à vue; deux par semaine, c'est honnête; quatre en quinze jours. Pensez donc à l'embarras de nos pauvres amiraux. Un matin, ils ouvrent les instructions freycinetiennes : Bon! disent-ils, voilà qu'il faudra agir conjointement avec les Anglais, nous régler sur eux, débarquer s'ils débarquent, ne pas débarquer s'ils ne débarquent pas. Deux jours après, nouvelle lettre de Freycinet : « Agissez en dehors des Anglais; laissez-les faire tout seuls. » Jugez, par cet échantillon des changements de Freycinet, si nos marins comprennent quelque chose à la mission qu'on demande d'eux, et s'ils peuvent l'exécuter.

Demain, sans doute, les ordres changeront encore.

Le fameux banquet — ne verra pas tous les hôtes illustres que M. Songeon avait songé à inviter. Les maires de nos grandes capitales de l'Europe ont tous refusé, sous un prétexte ou sous un autre, d'y assister. Ils ne reconnaissent pas au président du conseil municipal de Paris le droit de faire lui-même les invitations à cette fête.

Le maire de Lyon, lui-même, a cru devoir se contenter d'envoyer un délégué.

Une perle. — Trouvée dans le *Clairon* :

Nous trouvons, en effet, dans ce journal, la boutade suivante, toute de circonstance. M. Grévy portera-t-il sa Toison d'or, enrichie de diamants, au banquet de l'Hôtel de Ville? Tel n'est pas l'avis de Mme Grévy.

— Je ne vous le conseille pas, a-t-elle dit à son auguste époux; dans ces dîners-là, on ne sait jamais avec qui on se trouve!

Aménités républicaines. — Un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Veinet, passant sur le boulevard Arago, à Paris, s'est vu injurier par des voyous, qui ont excité ensuite contre lui un énorme chien de Terre-Neuve. La soutane du prêtre a été mise en lambeaux, pendant que les gamins, partisans de la fraternité à leur manière, riaient aux éclats. Enfin, sur les sommations des passants indignés, les gardiens de la paix sont venus; on a pris un gamin qui a été conduit au poste. Parions qu'il n'y aura point de punition pour lui.

Maires de Londres et de Berlin — ont refusé l'un et l'autre de venir au banquet de l'Hôtel-de-Ville de Paris auquel on les invitait. Pauvre République, tu seras seule dans tes joies; tu es bien seule en tout et partout. Peu nous importe pour toi, mais c'est pour la France!

Le monde musulman — s'ébranle de l'Asie à l'Afrique. On se révolte à Mascate contre l'imam; on se soulève en Egypte; on s'arme à Tripoli et dans les tribus, soit

tunisiennes, soit algériennes. Contre qui ces mouvements immenses se tourneront-ils? J'ai bien peur que ce ne soit, en grande partie, contre notre chère République.

Dépenses pour la Tunisie. — Par le nouveau crédit de 19 millions qui vient d'être voté avec empressement, nos dépenses tunisiennes montent à plus de 100 millions. — 100 millions jetés là-bas en un an! Il est vrai que la France est riche; elle n'a que 33 milliards de dettes. Pas la peine de se gêner, n'est-ce pas, chers députés, aimables sénateurs?

La patente d'oisif. — Un bon point à notre République. Après avoir indigné les Français depuis cinq ou six ans par ses lois antireligieuses, voilà qu'elle commence à les faire rire. Tout individu en France qui n'est pas ouvrier, employé, homme de lettres, fonctionnaire, agriculteur ou patentable, devra payer chaque année une patente de nouvelle sorte, la *patente d'oisif*. Cette patente comprendra un droit fixe de 100 fr., plus un droit proportionnel de 50 pour 100 sur le principal des contributions directes. Sont exceptés les infirmes et les personnes âgées de 60 ans.

Telle est la proposition de MM. Girault et Bellot. Elle n'a pas le don de plaire à M. Sarcey, du XIX^e Siècle. Bien des bourgeois opportunistes sont atteints par cette proposition, et, naturellement, ils commencent à trouver que la République, si bonne, si aimable quand elle se bornait à tirer sur les religieux et les prêtres, perd le bon sens quand elle s'attaque à eux. Allons! Messieurs, à votre tour. On a crié : Des Jésuites, n'en faut plus! des curés, n'en faut plus! On crie maintenant : Des riches, n'en faut plus! C'est la suite naturelle. Vous en verrez bien d'autres, et ce n'est pas moi qui vous plaindrai.

Garibaldi. — Plusieurs des épées de Garibaldi, dit la *Voce della Verità*, ont été engagées au Mont-de-Piété pour la somme de 5,000 livres. Quelques-unes ont des gardes ciselées en argent massif. Elles proviennent d'admirateurs de Garibaldi de divers pays. — Ces admirateurs ont vu leur héros dans leur imagination, et non pas tel qu'il était, car il n'avait vraiment rien d'admirable, le condottiere italien.

NOS ÉCOLES CATHOLIQUES

M. le Rédacteur de l'Eclair,

Au commencement du mois prochain doivent avoir lieu les distributions de prix dans les Ecoles catholiques de notre ville. Les ressources nécessaires pour faire face à cette dépense, assez considérable, n'existant pas, nous devons, comme les années précédentes, faire appel à la générosité de nos concitoyens. N'est-ce pas une espèce de dette d'honneur, que celle des récompenses destinées au travail des huit mille élèves qui fréquentent les Ecoles chrétiennes et libres de Lyon?...

Nous venons vous prier de publier ces quelques lignes et de prêter votre excellent concours à la souscription spéciale que nous ouvrons aujourd'hui et dont il est désirable que les résultats soient acquis au plus tard le 25 juillet courant.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments de considération les plus distingués,

P. BRAC DE LA PERRIÈRE,
Vice-Président du Comité.

C'est avec plaisir que nous nous associons, nous aussi, à cette demande si touchante faite en faveur des pauvres parias de nos églises.

Notre devoir est d'encourager ces pauvres enfants qui ne comprendraient pas toujours, à leur âge surtout, pourquoi cette prodigalité à ceux qui fréquentent certaines écoles et pour eux rien!

Encourageons aussi ces bons parents qui, pour rester fidèles à leur foi et faire donner à leurs enfants une éducation chrétienne, les privent volontiers des nombreux avantages que procurent l'enseignement athée.

Evitons-leur le chagrin de voir couler, peut-être, les larmes de leurs enfants, qui les interrogueraient, sans doute, sur cet ostracisme révoltant.

Donnons, donnons, nous demandons à nos lecteurs de verser leur souscription au nom de l'administration du journal.

La liste en sera publiée après la souscription.

Avis aux pères de famille

On nous signale un mauvais dessein du gouvernement. La loi du 28 mars donne à l'administration le droit de faire inscrire d'office aux écoles publiques les enfants qui n'auraient pas été déclarés comme devant être élevés directement par leurs parents, ou être envoyés à une école libre. Or, le ministère de l'instruction publique a fait relever par les inspecteurs primaires sur les feuilles dressées pour le recensement, les noms de tous les enfants de six ans à treize ans. Dès maintenant, l'état de ces enfants se trouve dressé pour toutes

les communes, prêt à être remis à l'instituteur public. Là où des déclarations seront faites d'ici au quinzième jour avant la rentrée des classes, les noms des enfants que ces déclarations concerneront cesseront de figurer sur les états ; mais au ministère de l'instruction publique, on compte que beaucoup de parents négligeront de faire les déclarations, ou ne les feront qu'après les délais. Le résultat sera qu'à la rentrée des classes, quand les parents voudront ou garder leurs enfants pour les faire élever chez eux, ou les envoyer à une école libre, il se trouvera que les enfants auront été inscrits d'office à l'école publique. Le tour sera joué.

Sans doute les parents pourront toujours réclamer, retirer leurs enfants de l'école publique, les reprendre à la maison, les faire inscrire à l'école libre, mais on doit s'attendre à beaucoup de mauvais vouloir de la part de l'administration, et la difficulté des formalités à remplir pour le changement à opérer découragera un grand nombre de pères de famille.

La date à laquelle doit avoir lieu dans chaque commune la rentrée des classes n'est pas la même pour toutes les communes ; en général c'est aux premiers jours d'octobre que cette rentrée a lieu. Or, la loi établit que les déclarations devront être faites quinze jours avant la rentrée. Il n'y a donc plus que soixante-cinq jours à courir avant le jour où dans toute la France les enfants qui n'auraient pas été déclarés comme devant être instruits chez leurs parents ou à une école libre seront inscrits d'office à une école publique.

Nous appelons l'attention de tous les pères de famille de France sur cet avis dont l'importance est extrême. Nous demandons à toute la presse conservatrice de le reproduire ; nous le demandons spécialement à la presse départementale. (Le Français)

JUSTE NOËL.

Nous savons aussi qu'un groupe nombreux de pères de famille se proposent de résister ouvertement à la loi de malheur, c'est-à-dire, qu'ils préfèrent subir toutes les peines édictées contre la non-observation de cette loi.

Il ne nous appartient pas de donner des conseils aux uns et aux autres, nous pouvons seulement dire que si tous les hommes de cœur, si tous les hommes vraiment français, entraînent dans cette voie, ce serait la plus haute, la plus belle protestation contre la faiblesse d'un Sénat qui n'a su qu'approuver une loi votée par une assemblée de sectaires.

LES NOUVEAUX APOTRES

Les nouveaux apôtres sont tout à fait dignes du nouvel évangile. Jamais maîtres et disciples ne furent si bien assortis. De même que les premiers ne reculaient devant aucun supplice, ceux-ci ne reculent devant aucune absurdité.

Maintenant que Guiteau, ce vil assassin du président Garfield, est mort, ces matamores du pétrole prétendent qu'il était pas responsable. L'oracle du parti, Rochefort, l'affirme avec une assurance qui fait douter de sa sincérité. Car pour ne pas vouloir accorder à Guiteau, l'usage de la raison, il est obligé de la refuser à une douzaine de médecins qui l'ont cru et à autant de magistrats qui sur ce verdict ont prononcé son arrêt de mort.

Ou Guiteau était en possession de ses facultés, ou les médecins qui l'ont examiné et les magistrats qui l'ont condamné, étaient fous.

Il n'y a pas d'autre alternative.

Comme il est absolument impossible d'admettre que tant de gens qui avaient joui jusqu'ici de leur pleine raison, s'écroulent tout à coup, il faut croire que Rochefort s'est trompé, à moins que ce soit lui qui ait éprouvé ce dont il accuse les autres, ce qui nous affligerait, sans trop nous étonner de sa part, pas plus que de celle de ses dignes acolytes.

**

Rien de curieux en effet, et d'étrange, comme les contradictions de ces honnêtes représentants de la démocratie.

Hier, ils voulaient ceci, aujourd'hui ils veulent cela, demain ils voudront autre chose, à moins qu'ils ne veuillent rien du tout ; car du matin au soir et réciproquement, ils peuvent bien dix fois, sinon plus, changer de volonté.

Ainsi à propos de la duchesse de Chaulnes, cette atroce mégère qu'un tribunal a jugé indigne de conserver la garde de ses propres enfants, ils ont réclamé la suppression des juges pour les remplacer par le jury ; aujourd'hui ils demandent la suppression du jury, parce qu'il a condamné Guiteau, cet honorable assassin.

**

Nous serions en droit de leur dire, dans leur propre intérêt : « Il faudrait enfin, une bonne fois, vous entendre ; on saurait peut-être à quoi s'en tenir. Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas le jury ? Si vous le voulez, ne le combattez pas, et si vous ne le voulez pas, cessez de le réclamer. Tant que vous démentirez le lendemain ce que vous avez affirmé la veille, sans plus ni moins de raison une fois que l'autre, vous n'aurez aucun crédit. Quel fond peut-on faire sur des gens qui se déjugent du matin au soir, quand ils ne le font pas trois fois en deux minutes, répondent oui et non, blanc et noir vert et jaune, sur la même question avec l'assurance et l'aplomb d'un homme dont la tête commence à chanter ? »

Voilà ce qu'à défaut de nous, ils devraient se dire dans leur propre intérêt. Mais ce serait là une marque de bon sens, dont ils sont manifestement incapables.

**

On voit d'ici ce que ces bons démocrates vont nous répondre : « Nous voulons un jury, mais un jury tel qu'il doit être, un jury honnête, un jury, en un mot, qui rende la justice au lieu de la violer. »

Les leur esprit à eux, rendre la justice, cela veut dire condamner leurs ennemis et absoudre leurs amis.

Si un de leurs frères en honnêteté vient à occire, sans rime ni raison, un de ses semblables, le jury fait acte de justice en le déclarant innocent ; mais si c'est un de leurs adversaires qui perpètre le même forfait, il ne doit plus y avoir ni miséricorde, ni grâce et le jury qui s'associerait à un acte de clémence, commettrait la plus noire de toutes les infamies.

Il faut admettre en principe qu'un démocrate, pur sang, ne peut pas plus être coupable, qu'un clercal ne saurait être innocent.

Au fond et pour la première partie de la proposition, ils sont peut-être plus près de la vérité qu'on ne l'imagine.

Quand il s'agit d'exploiter leurs exploits, ces criminels qu'on nous présentait avant comme des héros, ont toujours droit au

bénéfice des circonstances atténuantes comme ces têtes mal équilibrées plus ou moins atteintes d'aliénation mentale.

Il n'y a guère en effet que cette raison à donner de toutes les folies qu'ils débilitent, de toutes les extravagances qu'ils font et de tous les assassinats dont ils se rendent coupables.

Nous demanderions bien volontiers pour eux l'abolition de la peine de mort, à une condition toutefois, c'est qu'ils consentiraient à se laisser internier dans les parcs fermés de Bron et de Bicêtre, pour y faire entre eux et sur eux l'application de leurs théories de gouvernants.

Ces paroissiens-là ont des moyens à eux de faire pénétrer chez les autres leurs convictions.

Mais nous connaissons trop ces jolis personnages pour désirer faire aussi connaissance avec leurs galants procédés.

LAURENT.

La Dépopulation Française

Chacun sait que tout le monde nous envie les bienfaits que la grande Révolution a répandus sur notre France. Ce cliché bonapartiste et orléaniste se trouve, à chaque instant, sous la plume de nos bons journalistes républicains, toujours prêts à copier les autres régimes dans ce qu'ils ont eu de mal, en fait d'actes, et dans ce qu'ils ont commis de sottises, en fait de paroles.

Or, en effet, nous sommes à envier, fortement à envier. Nous progressons incessamment. Il n'y a qu'un tout petit malheur : c'est que nous progressons comme l'écrevisse, à rebours.

Ces réflexions mélancoliques me viennent à propos d'une statistique comparée de la population des diverses puissances de l'Europe, et de son augmentation, pour chaque puissance, depuis l'année fastique de 1789. Je ne la reproduirai pas toute, bien entendu ; il faut avoir pitié du lecteur et ménager sa patience.

Donc, voici seulement un minime aperçu de la chose. Prenons les nations européennes un peu avant 1789, en 1782, et mettons-les en regard.

En 1782 :

France, 26 millions d'habitants.
Confédération germanique, 28 millions.
Prusse, 8 millions.
Russie, 25 millions.
Angleterre, 12 millions.
Etats-Unis (colonie européenne) 3 millions.

La France avait le premier rang. Les 2 millions d'habitants que la Confédération germanique avait de plus qu'elle ne pouvaient le lui disputer. La France était unie, compacte, soumise à un seul roi, illustrée par 450 années de guerres pendant lesquelles elle s'était énormément agrandie et avait acquis la primauté sur l'Europe. La Confédération était morcelée entre une foule de princes et de principicules, et ses armées étaient notablement inférieures aux armées françaises.

Voyons 1882 :

France, 3 millions.
Confédération germanique, 46 millions.
Prusse, 20 millions.
Russie, 90 millions.
Angleterre, 36 millions.
Etats-Unis, 52 millions.

Remarquez comme tout a marché autour de nous, et combien peu nous avons bougé. Nous avons 11 millions de plus qu'en 1782, mais la Confédération germanique a 18 millions de plus, mais la Prusse a 18 millions de plus, mais la Russie a 65 millions de plus, mais l'Angleterre a 24 millions de plus, mais les Etats-Unis ont 49 millions de plus !

Tous ceux qui me liront seront peinés profondément d'une telle infériorité de la France depuis 89. C'est donc ainsi que nous progressons vers la lumière, vers l'avenir, vers l'idéal, selon le style de M. Victor Hugo ? Ah ! malheureux peuple ! Nous tournons sur place, nous n'avancons pas.

Et pendant que nous stationnons, bêtement fiers de nous-mêmes et de notre mouvement sur place, l'Angleterre, la Russie, la Prusse, avancent. Elles nous serrent de tout côtés entre leurs énormes masses d'hommes. Que cela continue encore pendant cinquante ans, et nous ne serons pas seulement descendus du premier rang au cinquième, où nous sommes actuellement, nous serons descendus au dixième. La grande France aura vécu. Il ne lui restera aucun espoir de ressaisir son ancienne prépondérance.

Nous serons morts en tant que peuple.

La preuve que notre stérilité est la faute de la Révolution, c'est qu'avant ladite équipée, la population française croissait aussi rapidement que les populations voisines.

Encore aujourd'hui, les Français du Canada, chez qui dame Révolution n'a pas fait sentir ses bienfaits, s'accroissent plus rapidement que les Anglais, leurs voisins.

Quels sont les remèdes à cette plaie navrante qui tue la Patrie ?

Si la France n'a pas 50 millions d'âmes, comme elle les aurait sous la Révolution, cela est dû, dit M. Richet (*Revue des Deux Mondes*) à la suppression du droit d'aînesse. Le paysan craint de partager son héritage, et il a peu de fils, pour n'avoir pas à faire ce partage. Sans épouser la thèse de M. Richet, qui est celle de M. C. Play, en ce sens que tous deux réclament, non le rétablissement du droit d'aînesse, mais une plus grande liberté, pour le père, de tester, nous disons qu'on néglige trop d'obéir à l'Eglise dans le mariage, et que le gouvernement devrait diminuer les charges de l'agriculture pour arrêter le dépeuplement des campagnes.

Ce sont les campagnes qui ont des enfants en France ; les villes n'en ont pas à moitié, proportionnellement parlant. Paris la Ville-Lumière, a trois fois moins de naissances que dans le reste de la France.

Relevons la religion, car, partout où il y a encore de la foi, une foi profonde, comme dans la Bretagne, le Nord et quelques départements religieux du Centre et du Midi, partout on constate de nombreuses familles.

Les économistes demandent, en outre, qu'on réforme notre système militaire. Le Français, disent-ils, ne se marie pas avant d'être complètement libéré du service actif. Or, la grande majorité des jeunes Français, étant assujettie au service de cinq ans, il s'ensuit qu'on ne contracte guère mariage qu'à 25 ans révolus. La France perd, par ces calculs, suite de

notre régime militaire, une masse considérable de population. Si ce régime dure, il causera un préjudice énorme au pays.

Il y a du vrai dans toutes ces demandes, dans toutes ces observations. Cependant, nous pouvons l'affirmer, on fera telle réforme que l'on voudra, mais tant qu'on n'aura pas rétabli le sentiment religieux, tant qu'on ne l'aura pas fortifié, aucune réforme ne donnera des résultats véritablement satisfaisants. La richesse où nous sommes, le bien-être répandu sur des départements entiers, le luxe des hautes classes françaises, tout cela est ennemi de la gêne, et, il ne faut pas se le dissimuler, les enfants sont une gêne avant d'être un avantage. La religion seule, la religion sincère, aide à supporter cet ennui, comme elle aide à supporter tous ceux qui nous viennent dans le courant de l'existence. Le premier soin d'un gouvernement devrait donc être de favoriser la religion, de combattre l'irreligion ou la tiédeur, comme contraires aux intérêts matériels français. Il nous faut ce gouvernement, ou la France périclite.

D. DUROLLIN.

UNE BONNE HISTOIRE

A Charentilly, en Touraine, il y a une école laïque. Dans cette école se trouvait une institutrice aimable et jolie. Un délégué du canton la remarqua et elle conserva quelque chose de cette remarque, comme vous allez voir.

Le délégué, non-seulement inspecta l'école, mais s'y installa comme un rat dans un fromage. Il y mangeait et y couchait.

On sut bientôt de par la ville quels doux nœuds s'étaient formés entre le délégué et l'institutrice. Cela fit un scandale.

Le délégué, voulant confondre ses accusateurs, déclara solennellement que ses intentions avaient toujours été pures et qu'il épouserait l'institutrice le 17 mai 1882 foi d'animal !

Et il l'épousa, comme il avait dit.

Mais alors il se produisit un phénomène bizarre. Le 24 mai, sept jours après son mariage, l'institutrice mettait au jour une belle petite fille, bien grasse, bien dodue.

Stupéfaction des habitants !

— Quoi, disait-on, en une semaine ! Cela ne s'est jamais vu.

Le délégué soutint pourtant que la chose s'était ainsi faite ; que cela n'était point étonnant, puisque le monde entier avait bien été fait en six jours.

Le maire télégraphia au préfet les détails de ce phénomène. Le préfet s'en fut à Paris raconter cela au ministre de l'instruction publique.

Ferry fut épaté. Il y avait de quoi.

— Comment, dit Jules à son préfet, vous ne m'avez pas conté cela plus tôt ? Nos écoles laïques sont désertes, nous ne pouvons pas obtenir un seul enfant ; tandis que votre institutrice peut nous en livrer en sept jours !

Courez vite chez cette brave dame et commandez-lui un cent d'élèves de ma part pour un lycée de filles que je viens de fonder. Je les paierai cher. Dites-lui qu'elle se dépêche. Peut-être qu'en se pressant elle pourrait nous en envoyer deux par semaine au lieu d'un ? Vous lui demanderez de faire cela pour nous.

Allez vite !

Le préfet partit par le train express porter la commande du ministre.

Ferry, resté seul, se prit à réfléchir à cette étrange aventure. Il se demanda si cette facilité de produire n'était pas particulière aux institutrices et aux délégués républicains, et prenant sa bonne plume, il écrivit :

« Messieurs les préfets,

« J'apprends que le zèle apporté tant de la part des institutrices laïques que de celle des délégués cantonaux est très favorable au repeuplement des écoles. Je vous engage donc à encourager ces bons rapports par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, et notamment par des primes qui varient de 20 à 100 francs, selon la nature et le genre des produits que vous m'expédiez en franchise au fur et à mesure de l'éclosion.

« Signé : J. FERRY. »

Maintenant Jules attend les résultats de sa circulaire. On croit qu'il sera déçu et que la mirobolante faculté d'augmenter tous les sept jours le nombre de leurs élèves appartient seulement à l'institutrice de Charentilly, brevetée s. g. d. g., et à Th..., son délégué cantonal.

Nous avons trouvé cette charmante boutade, qui a un fond historique, dans la *Lanterne d'Arlequin*.

Nous en profitons pour signaler à nos lecteurs cette excellente publication, nous la leur recommandons d'une manière toute spéciale à cause du bien qu'elle peut faire, répandue dans nos campagnes.

LA LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée, 10 centimes

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Les points noirs s'accumulent à l'horizon. De graves événements semblent nous menacer. Il faut donc se tenir prêts ; il faut surtout prévenir les populations et les tenir en garde contre de mauvaises surprises. Rien n'est meilleur pour les préparer et les tenir en éveil qu'une bonne et saine lecture, dans laquelle ils puiseront la connaissance des faits et gestes des hommes qui passent sur nous comme un fleau. La *Lanterne d'Arlequin* les démasque chaque semaine avec une énergie qui ne se ralentit pas. Aussi sa vogue augmente. En effet, sous sa forme attrayante, par son style, par ses charmants dessins appropriés à ses textes, elle est lue et goûtée par tous ceux qui la connaissent. Nos amis ont compris quel parti ils pouvaient tirer de la propagande de cette excellente publication. Un grand nombre d'entre eux la répandent et la font passer de mains en mains. Ils l'opposent partout aux *Boquillons*, *Berlurons* et autres publications du même genre.

Voici le sommaire du n° 67 : Une bonne histoire. Petite causerie. Protestation des habitants de Châtouney. Je me l'adresse ! Inauguration de l'Hôtel-de-Ville de Paris. La magistrature républicaine. Pas de chance ! Le serment. La campagne d'Egypte. Arlequin est content.

Abonnements : 9 fr. par an ; 4 fr. pour 6 mois. 10 centimes le numéro. Dans les gares, les bonnes librairies, chez les marchands de journaux. — Bureaux, à Tours, rue Richelieu, 13.

Les bureaux de la Poste étant fermés l'après-midi pour la fête dite nationale, nous avons dû afin d'éviter tout retard dans l'envoi de notre journal, le tirer un jour plutôt.

Ce fait nous oblige à priver nos lecteurs de plusieurs articles arrivés un peu tard pour la circonstance. Mais nous nous promettons pour la semaine prochaine de les désintéresser largement en leur donnant, surtout notre correspondance de St-Etienne, laquelle sera toujours d'un haut intérêt pour nos amis de la Loire.

RÉFLEXIONS D'UN ÉGARÉ

AU MILIEU DES FÊTES DU 14 JUILLET

LES BATAILLONS SCOLAIRES — ont pris part à la parade militaire de vendredi matin. C'est ça qui va relever le prestige des armes françaises. Étaient-ils fiers, ceux de nos braves soldats qui ont triomphé des fièvres et des insulations de la Tunisie, Étaient-ils glorieux de se trouver sur les mêmes rangs, sous les mêmes drapeaux que ces malheureux gosses plus ou moins mal mouchés que l'on avait armés de fusils de fer blanc, et qui portaient à la fente de derrière de leur culotte le signe de ralliement que l'on sait ?

Et nos chevaleresques officiers français, et le général Billot lui-même appelle à commander toute cette nouvelle armée !!! Moins de Frigolet, vous êtes bien vengés !

LA GROSSESSE de MARIANNE. — Braves Lyonnais, qui avez eu, ces jours derniers la bonne fortune (style académique) de contempler non sans torticolis la maritorne en carton-pâte que la municipalité vient de faire hisser au haut d'un pilier en chocolat, sur la place dite de la République, braves Lyonnais, avez-vous remarqué que cette courtaude de mauvais lieu est enceinte jusques aux dents ? Mince de nombril, alors ! (style Zola) Les jupes de devant en remontent à la jarretière, si jarretière il y a, ce qui n'est pas probable, étant données les mœurs de la particulière.

Dans tous les cas, cet effet de ventre a été voulu de la part du statuaire. Ah ! il possède le secret du grand art, ce monsieur de l'art républicain, de l'art en action, pourrait-on dire, de cet art qui procède de la littérature « aux larges flancs, aux puissantes mamelles » ! Oh ! ce n'est pas que ce soit distingué, l'art républicain s'en fiche un peu de la distinction ! Mais en revanche, comme c'est tangible, comme c'est palpable ! Quel trait de finesse dans cette discrète allusion au prochain accouchement de la République !

Mais que diable va-t-il en sortir de cette monstrueuse bedaine communarde ?

Hélas ! nous n'en savons rien, ni l'imaginaire sculpteur non plus, bien qu'il ait prit soin de compléter son idée par la torche à pétrole brandie d'une main sûre.

Conservateurs, bourgeois, Lyonnais en général, méfiez-vous ! Cette grossesse avancée et cette torche ne disent rien qui vaille.

J. D. T.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Je vous dépeignais, il y a quelques mois, la triste situation des ouvriers en plumetis de Tarare, presque tous sans ouvrage. Cette situation, qui va en empirant depuis que nous avons le bonheur de posséder la République, n'a jamais été aussi misérable qu'à l'heure actuelle.

L'ouvrier qui voit ses amis à Tarare ou dans les communes voisines, comme Joux et Valsonne, éprouve un véritable serrement de cœur à l'aspect de la misère générale et des plaintes qui s'élèvent de toutes parts.

D'abord, la première question qu'on adresse maintenant à ses connaissances est celle-ci : As-tu de l'ouvrage ? — Vous êtes à peu près sûrs, hélas ! que la réponse sera plus ou moins négative. L'un vous répond : « J'en ai encore un peu, mais, à chaque pièce, j'attends huit jours, quinze jours, trois semaines, la pièce suivante, et mes façons, au lieu d'être de quinze sous par mètre, ne sont plus que de dix sous... un tiers de diminution. En comptant le chômage, la diminution est de plus de la moitié sur les gains d'autrefois. »

Un autre, plus désolé encore, vous dit : Je n'ai absolument point d'ouvrage, pas un pouce. Je vais essayer de trouver quelque travail dans la campagne pour l'été ; puis, si cela continue, il faudra bien que je parte à Lyon, ou ailleurs, lais-

sant là la femme et les enfants. Mon Dieu ! que de misères il y a dans le pays à présent. Je ne suis pas seul sans ouvrage ; beaucoup de mes camarades ne se plaignent pas très haut, et n'ont cependant ni pièce, ni pain sur la planche. Tenez, à Valsonne, j'en connais une cinquantaine qui se serrent le ventre, et qui souffrent littéralement de la faim, étant trop fiers pour demander l'aumône.

Un troisième ajoute : C'est à n'y rien comprendre. Le gouvernement a eu beau imposer un droit de douane de six sous par mètre sur les plumetis de Suisse ; tout n'en marche que plus mal. MM. Valentin de Tarare et de Valsonne, M. Tarnisch, MM. Guillermet, Ribe, Magat, qui gardaient encore, dans l'hiver, à peu près chacun un cinquième de leurs ouvriers, ont fini par tout renvoyer et par arrêter complètement la fabrication. De loin en loin, quelques métiers battent seuls : ce sont les métiers de festons, ou ceux de dorures ; mais pour les plumetis, ils sont morts chez tous les patrons, à l'exception de deux ou trois qui conservent un reste d'ouvriers à bas prix et avec chômage régulier de deux à trois semaines tous les mois.

Nous avons fait des promesses pour les élections ! s'écrie un quatrième. Nous allions être les maîtres, et les bourgeois seraient forcés de baisser le bout de nos souliers. Nous devions rouler sur l'or. J'ai cru, un instant, que chacun aurait une voiture à quatre chevaux et que les bourgeois d'à présent seraient condamnés par le gouvernement à nous servir de cochers. Ça m'avait tout l'air de tourner à cette politique, d'après les programmes de nos députés et la tendance des Chambres au commencement. Mais, bah ! à peine nommés, nos députés ne s'inquiètent plus de nous.

Ils ne s'inquiètent plus que de tracter la religion qui ne leur a point fait de mal et que nous voulons maintenir pour nous-mêmes, pour nos femmes et nos fils, comme une bonne chose, qui ne peut qu'aider à moraliser le monde et à diriger la conduite selon les bonnes règles. Nos députés passeront six mois continuellement à s'occuper de détruire la religion, puis, ils s'occuperont à peine un jour ou deux des ouvriers qui les ont élus.

Tas de comédiens et de menteurs ! Ils nous ont flattés : ils se moquent de nous et s'enrichissent sur notre dos. A Paris, dans le quartier de Belleville, Gambetta, devenu millionnaire, a été remplacé par Clémenceau ; Clémenceau, devenant député est devenu tiède, et on lui a substitué Joffrin dans l'affection du quartier ; Joffrin, dès qu'il aura senti l'air de la Chambre, trahira comme ses prédécesseurs, et ainsi de suite. Les ouvriers de Belleville et de Valsonne resteront ouvriers, pâtiront, sueront, manqueront d'ouvrage et n'auront rien à manger, mais leurs élus engraisseront à vue d'œil, fumeront des cigares exquis à leur santé, et nous regardant du haut de leur grandeur en éblouissant de l'œil « Innocents ! Moutons qui vous laissez faire ! Nous étions des paresseux, des avocats sans causes, des médecins sans clientèle. Personne ne voulait de nous. Nous aurions crevé de faim, sans vous mes braves ouvriers. Vous avez compris notre détresse. Moyennant la monnaie facile de quelques grosses flatteries, grosses comme la lune, nous avons acheté vos votes. Vous nous avez mis au pouvoir, où nous avons, tout à notre aise, la permission de ne rien faire, de fréquenter la buvette et de palper un bon traitement de 12,000 fr. avec une place de 10 fr. par mois sur les chemins de fer. C'est ce que nous voulions. Merci, chers électeurs. Crevez de faim à votre aise. Nous vous souhaitons bien du plaisir et une multitude de caillottes tombant du ciel. »

Voilà, monsieur le Directeur, le résumé de ce que j'ai entendu en voyant mes amis dans le canton de Tarare. Votre estimable journal étant beaucoup lu à la Croix-Rousse, de Lyon, j'ai pensé que les ouvriers Croix-Roussiens ne seraient pas fâchés de savoir au juste la position de leurs frères de Tarare. Quant aux journaux républicains, inutile de leur envoyer ces lignes, ils ne les inséreraient pas. Dirigés, sou-

tenus par ces députés qui remplissent si bien leur mission, ils ont intérêt à faire croire que jamais l'ouvrier n'a été plus heureux, ou plutôt, ils se soucient peu de l'ouvrier et n'aiment pas que ce pauvre misérable fasse des plaintes qui les dérangent dans leur repos et dans leurs repas.

Je vous présente bien mes respects,

E. G., ouvrier tararien.

BIBLIOGRAPHIE

Qui de nous, à l'âge où l'on va à l'école, n'a, le jour de la distribution des prix, jeté un regard désappointé sur les livres qu'il avait reçus ? Le papier était grossier, les caractères mal venus ; les gravures, quand il y en avait, détestables, le texte à l'avenant ; et le fond, plus critiquable que la forme, sans aucun mérite ni moral ni littéraire, était bien trop souvent ce qu'il y avait de pire dans ces sortes d'ouvrages. Mais de tels livres se vendaient à vil prix, et la quantité pouvait suppléer à la qualité, point important à une époque où chaque élève emportait une de ces récompenses distribuées avec profusion et en vue seulement de répondre à un sentiment de vanité de l'enfant ou de la famille.

Il était réservé à notre temps, où les questions scolaires sont à l'ordre du jour ; de voir changer cet état de choses. La circulaire ministérielle du 16 juillet 1878, à laquelle sont empruntés les mots soulignés du présent article, condamna à juste titre le nombre exagéré des prix donnés dans les établissements d'instruction primaire, et recommanda de substituer à ces petits livres futiles et insignifiants, qu'on ne prodiguait tant qu'en raison de leur extrême bon marché, d'autres moins nombreux, sans doute, mais véritablement utiles et propices à développer chez les enfants le goût de l'étude et l'amour du devoir.

La voie étant ainsi indiquée, la réforme ne tarda pas à se produire, et, moins d'un an après, la librairie Hachette, qui n'était pas engagée dans le système précédent, avait créé la BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES, composée tout spécialement d'ouvrages propres à être donnés en prix, conformément à la formule nouvelle.

Cette collection divisée en cinq séries, suivant l'âge des enfants, la dimension des volumes et leur prix d'ailleurs toujours modéré, compte dès aujourd'hui cent cinquante volumes au choix desquels a présidé le goût le plus sûr, guidé par l'expérience. Ce sont des livres d'histoire, de géographie, de voyages, de sciences naturelles, de notions usuelles, de morale familière ; ce sont aussi des leçons de patriotisme, des biographies d'hommes illustres, etc. Les maîtres du temps passé ont été mis à contribution, et les écrivains les plus estimés de nos jours, ceux du moins qui connaissent l'enfance et qui savent le mieux lui parler sa langue, ont apporté leur concours à cette œuvre de progrès.

Mais, les créateurs de la BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES ne s'en sont pas tenus là, et puisqu'il s'agissait de récompenses, ils ont voulu charmer les yeux comme le cœur et l'esprit des enfants, et éveiller en eux de bonne heure le sentiment artistique. Le cartonnage des volumes est donc élégant (solide à la fois), le papier des plus beaux, l'impression soignée, les vignettes exécutées par des artistes de talent.

Et c'est ainsi que la génération actuelle de nos écoles primaires, contrairement à ce que nous disions en commençant, aura ses livres de prix, non-seulement comme une récompense sincère méritée par le travail, mais encore comme un objet digne d'être montré et conservé toujours.

FEUILLETON

LES COUTEAUX D'OR

PAR
PAUL FÉVAL

Son compagnon traversa la chaussée. Il s'accouda dans l'angle de la porte cochère qui faisait face à l'hôtel de Boistrudan.

Avant de quitter l'homme à la couverture, celui qui portait un manteau avait dit :

— Tu es bien sûr de le reconnaître ?

— Towah reconnaîtrait la Langue-Dorée entre mille ! répliqua l'homme à la couverture.

— Quand il paraîtra sur le seuil, je sifflerai... regarde-le bien.

Quelques rares cochers qui ne s'étaient pas endormis remarquèrent ce singulier personnage, drapé comme un fantôme et droit comme un piquet dans la neige couleur de cendre qui saupoudrait la chaussée.

A Paris, tous les costumes sont bons à ces bohémiens, qui rôdent autour du bonheur riche comme le moineau franc vient sautiller et becqueter aux environs des logis campagnards. On le prit pour un abatteur de marchepieds.

Il faisait un froid aigu et vif, assaisonné d'un méchant vent du nord-est qui coupait le visage. Quand les cochers s'éveillaient, ils battaient des bras tant qu'ils pouvaient pour rétablir la circulation du sang. Towah semblait insensible au froid.

C'était une statue.

Le vent du nord-est apporta le son de l'horloge des Tuileries, qui sonna quatre heures après minuit.

Un mouvement se fit à l'intérieur de l'hôtel dont le portail s'ouvrit à deux battants.

Les voitures entrèrent. Sous le péristyle, la voix éclatante des valets de pied cria les nobles noms des invités de la marquise.

Towah se glissa entre deux équipages et se tint debout au-devant du grand perron.

— La voiture de M. le vicomte de Villiers, cria un valet.

Un coup de sifflet traversa la rue.

Towah se glissa jusqu'au pied du perron. Le vicomte descendait, quand il aperçut tout à coup, devant lui, les yeux ardents du Pawnie qui brûlaient sous son capuce, le vicomte recula comme si quelqu'un l'eût frappé au visage.

Ses paupières se baissèrent malgré lui, et il sentit sa tête tourner.

Quand il releva les yeux, car l'idée lui vint qu'il était le jouet d'une illusion, le fantôme avait disparu.

Henri monta dans sa voiture et dit au cocher :

— Au Pont-Royal !

L'homme à la couverture avait rejoint son compagnon de l'autre côté de la rue.

Il ne dit qu'une parole :

C'est lui ! Towah l'a reconnu.

Le quart après quatre heures de nuit sonnait au pavillon de l'Horloge.

Un élégant équipage, attelé de deux fiers chevaux noirs, s'arrêta au milieu du Pont-Royal ; la portière s'ouvrit : un homme descendit, qui portait un costume de bal sous une large pelisse garnie de fourures.

Les chevaux fumants battirent la neige de leurs sabots ferrés à glaces.

L'équipage repartit sans son maître.

Deux ou trois autres voitures qui toutes venaient de l'hôtel de Boistrudan, traversèrent le pont, doucement et sans bruit. Comme si elles eussent roulé sur ce tapis de paille que les heureux de ce monde étendent au-devant de leur seuil précisément à l'heure où le niveau de la mort va passer sur tout ce qui les haussait au-dessus de la foule.

Suprême et triste avantage du riche sur le pauvre : le premier a le silence acheté autour de sa couche funèbre ; l'autre meurt gratis et comme il peut. On dit qu'il regrette sa misère comme l'autre son bonheur.

La Justice de Dieu les attend et n'a qu'une seule balance pour tous deux. Qui oserait à ce moment là plaindre le pauvre, et surtout envier le riche ?

Quand la dernière voiture eut passé, le pont fut pris par cet étrange silence qui règne dans la vie parisienne de deux à cinq heures du matin.

On n'entendait pas même la marche des sentinelles des Tuileries, dont le pas s'éteignait dans la neige ; on n'entendait rien, sinon ce bruit craquant et sourd du fleuve qui allait charriant de plus en plus ses énormes glaçons.

Le vicomte Henri de Villiers gagna le trottoir occidental du pont.

Son pas chancelait comme s'il eût été ivre.

Il s'appuya contre le parapet, non pas pour regarder le fleuve, mais pour chercher un soutien.

C'était une nuit éclatante et pleine de clartés : la Seine roulait majestueusement, ses flots flottants, tout blancs de neige. La longue ligne des quais fuyait à droite et à gauche, rayonnant je ne sais quelle mystérieuse lumière ; les reverbères

assombrés par le contraste, jetaient à des intervalles régulièrement rapprochés par la perspective, leur lueur moins pure.

Sur la droite, la grande masse des arbres des Tuileries, noire à l'œil, malgré l'arête blanche que chaque rameau portait à sa partie supérieure, se détachait sur l'azur profond du ciel.

C'était une belle nuit, calme et grande, mais triste.

Le vicomte Henri de Villiers appuya sa tête entre ses deux mains.

Ses pieds glacés envoyaient tout son sang au cerveau.

Son front brûlait.

Il regardait sans les voir les larges glaçons qui déjà mettaient du temps à passer sous le pont et qui retardaient le cours du fleuve, fatigué d'une charge si pesante. Parfois son œil en suivait un, machinalement et malgré lui, jusqu'à ce que le glaçon se perdit au lointain dans l'horizon de la rivière immobile.

Un frisson le secoua de la tête aux pieds.

— Oh ! fit-il en se redressant et comme si son orgueil se fût révolté soudain ; j'ai vu la mort face à face, j'ai joué avec le péril : ce n'est pas moi qu'on peut accuser d'avoir peur ! Mais le frisson redoubla et ses machoires claquèrent.

— C'est la fièvre, dit-il encore ; j'ai la fièvre, je souffre !

Le long du quai d'Orsay, toutes les maisons étaient noires. Seul, l'hôtel de Boistrudan, qu'on apercevait au loin, gardait des lumières à ses croisées.

L'œil du vicomte rencontra ces lueurs qui brillaient à travers les grands arbres dépouillés de la berge. Il détournait vivement son regard.

Le nom d'Hélène vint à ses lèvres.

— Je n'ai pas peur, répéta-t-il ; mais j'ai mis mon bonheur dans la pensée de ce mariage... Je n'ai que trente ans, l'espoir d'être heureux me purifierait le cœur... Tandis que si mon espérance est brisée...

— Et Paris tout entier qui saurait ! reprit-il.

Il eut comme un sanglot. Ses deux coudes se vautreient dans la neige du parapet, pendant que ses mains crispées serraient ses tempes avec force.

— Un gentilhomme déshonoré, pensait-il tout haut, tombe bien plus bas qu'un autre !

Un vaste craquement se fit en amont et en aval, un craquement composé de petits chocs secs et successifs. On eût dit que, du Cours-la-Reine au pont du Carrousel, tous les glaçons se rejoignaient l'un après l'autre. Le bruit venait d'aval et remontait à la vieille ville.

Le bruit grandit, puis s'en alla mourant.

Un silence profond se fit.

(A suivre).

M. DE FREYCINET

Air: J'ai de Chalon, c'est pas ma faute, etc.

PREMIER COUPLET

Sur la mer bleue et jolie
Voguait un ingénieur;
La France avec bonhomie
En fit son maître et seigneur.
Eile le mit au pinacle
D'où sortait un avocat,
Et lui dit soit: mon oracle,
Je renonce à Gambetta.

R. Alors l'ingénieur,
Accomplit sa révérence,
Et, d'un air apaiseur,
Saute sur la Présidence;
Et le peuple satisfait,
Répétait: Il est parfait. (bis.)

DEUXIÈME COUPLET

Une centaine de moines
Priaient Dieu dans un vieux coin.
« Passe encore pour des chanoines,
Mais, de moines il n'en faut point. »
Sur cette parole fière
On vit Monsieur Freycinet
Partir bravement en guerre.
La France heureuse chantait:

R. Voyez l'homme d'Etat
Que nous avons tout de même!
L'ennemi campait là,
Au boulevard de Solesme!
Le doux, l'austère Caton,
Freycinet, est un lion. (bis.)

TROISIÈME COUPLET

Nos budgets, dit-on, s'efflanquent,
Reprit bientôt Freycinet,
Mais, si les piastres nous manquent,
Frappons des Francs le gousset,
D'une voix respectueuse
Supplions-le de s'ouvrir!
Quelle masse lumineuse
Vous allez en voir sortir!

R. « Faut-il un milliard,
En faut-il ou deux ou quatre?
Point n'est besoin de débattre. »
Ainsi criaient les Gaulois
Du plus profond de leur voix. (bis.)

QUATRIÈME COUPLET

Vers la terre égyptienne
Freycinet veut s'élancer;
Méditerranéenne
Voyez nos vaisseaux passer.
Vont-ils donc à la victoire,
Ces brillants vaisseaux français?
Non! Freycinet dort sans gloire!
Il craint l'Europe et l'Anglais.

R. Charles-Dix autrefois
A l'envoyé d'Angleterre
Disait: Milord, je crois
Que vous désirez la guerre.
Vers Alger nous cinglerons:
Arrêtez-nous nous verrons. (bis.)

CINQUIÈME COUPLET

Soudain, dans Alexandrie,
Le sang ruisselle à grands flots;
La vaste cité meurtrie,

D'un cri trouble nos échos.

« En avant, et pour la France
Aurait dit Napoléon. »

Maître Freycinet, s'avance

Et dit, modérant son ton:

R. Rien là-bas, à venger,
Rien pour notre République;Laissez-donc égorger,
Ce n'est point par politique.A deux pas nous nous trouvons,
A deux pas nous resterons. (bis.)

SIXIÈME COUPLET

Pour ce coup, la pauvre France
Prend la rougeur à son front,Furieuse; elle s'élance!
« Traître; lâche! sot! poltron! »Hélas! ô chère patrie,
Au lieu d'un tardif transport,Choisissez mieux, je vous prie,
Le capitaine du bord.R. De messer l'avocat
Vous eûtes belle paroles,
L'ingénieur d'Etat,
Fit écoles sur écoles;Pout-être qu'un savetier,
Remplirait mieux le métier. (bis.)

SEPTIÈME COUPLET

Si vous craignez la semelle,
Essayez un boulanger;Vous aurez, grâce à son zèle,
D'excellent pain à manger.Et puis, si la République
Périlite dans son four,Changez lors de politique
Et qu'un maçon ait son tour.R. A force de tourner,
Vous trouverez bien un sage,Car l'art de gouverner
S'apprend sans apprentissage.Le tailleur veut bien deux ans,
L'homme d'Etat deux instants. (bis.)

VARIÉTÉS

LE DOCTEUR SYMMACHUS

CONTE IRONIQUE DEDIE A PAUL BERT

Puis, deux ou trois fois par semaine, à l'aube, un fourgon
traîné par un vigoureux percheron, et conduit par un mu-
lâtre, arrivait au grand trot dans la ruelle déserte. Karel
ouvrait, chargeait de vastes mannes d'osier, scellées de
cachets rouges, sur ce fourgon qui repartait aussitôt en
brûlant le pavé.

Que devenaient les chiens? que renfermaient les paniers?
Le voisinage, sans cesse en éveil et à l'affût, se perdait en
conjectures. Les deux maugrains n'échangeaient pas un
mot. La besogne durait cinq minutes. Au lever du soleil,
il n'en restait aucune trace.

Un matin, le docteur Symmachus ne sortit pas de chez
lui. Le lendemain on ne le vit pas d'avantage, et enfin
complètement il cessa ses courses quotidiennes. Karel
expliqua, par signes, que son maître était malade. Un des
volets fut entre-baillé pendant toute une semaine.

Or, le dimanche, le docteur parut, vers midi, selon sa
coutume. Seulement, au lieu de prendre aussitôt la rue
qui le menait d'ordinaire dans l'intérieur de Paris, il ne
quitta pas le faubourg.

Il flânait très soucieux, très sombre. On observa sa pâleur,
qui avait encore l'état singulier de ses yeux.

Avisant un chat angora, à la fourrure épaisse, endormi
sur une chaise devant la boutique du boulanger, il entra
chez celui-ci, et là pour la première fois, on entendit sa
voix: une voix fêlée, aigre, saccadée, un accent guttural.

Il offrait d'acheter le chat; cinq louis. Le boulanger tenait
à son matou, mais il redoutait les malédictions. et, pour ne
plus subir le grincement de crécelle de cette voix mordante
et âpre, il céda son angora, destiné sans doute à l'affreuse
voracité du singe Manko.

Depuis ce dimanche, tous les jours, Karel achetait un chat;
les plus beaux, comme les plus hideux, les borgnes, les
éclopés, les gâteux. Il enfouissait la bête dans un sac, la
payait d'un louis d'or tout neuf, et s'enfuyait tout ainsi
qu'un larron avec sa proie.

Ce manège dura sept longs mois, au bout desquels ce
quartier naguère paisible était absolument en émoi, affolé de
curiosité et las de commentaires. D'une échoppe à l'autre, des
propos étonnants circulaient. Il y eut de hardis garçons pour
explorer la mesure décrépite. On n'y put pénétrer: le petit
jardin, derrière, était encombré d'un tas de chaux, et, dans
les ongles, de débris informes.

La tentative ne fut pas renouvelée: on avait vu apparaître
à une lucarne la figure bestiale du chimpanzé, qui poussa un
clapissement rauque; des sonnettes électriques se mirent
aussitôt en branle; les audacieux espions furent contraints de
dégouter.

Mais un événement survint, qui dénoua terriblement cette
existence mystérieuse, un de ces événements imprévus que
la Providence tient en réserve pour imposer aux hommes le
respect de l'inconnu, la crainte du lendemain de la
mort.

Un soir, peu avant que les cloches de Saint-Médard son-
nassent à toute volée l'Ave Maria du mois de mai, des hurle-
ments d'ébergumène bouleversèrent la rue paisible, où des
groupes rassemblés devant les portes prenaient, au grand air,
le doux plaisir d'une causerie bruyante.

Ce furent des gémissements inarticulés d'abord, puis des vo-
ciferations, des sanglots, des clameurs déchirantes. Les volets
du docteur, ébranlés par une main brutale, s'ouvrirent avec
un grand bruit de ferraille; puis, de l'intérieur, la porte fut
enfoncée à coup de pied.

La foule envahit en un clin d'œil le logis du docteur Sym-
machus, et les premiers qui pénétrèrent dans l'immense
atelier du haut reculèrent en poussant des cris d'épou-
vante.

En effet, dans cette salle aux parois tapissées de lames
d'acier, encombré d'objets disparates, d'instruments étranges,
ils avaient vu ceci: le docteur Symmachus, tout nu, étendu
sur une table de marbre noir, vermicellé de rainures, attaché
par les quatre membres à quatre anneaux de bronze.

Et près de lui, debout, couvert de sang, brandissant un
bistouri, le singe Manko, dans une attitude grotesque, plon-
geait l'acier dans les chairs frémissantes du malheureux, dont
le corps était criblé de blessures.

Et l'horrible singe, avec des exclamations triomphales,
agitait ses bras velus, riant d'un rire féroce, s'acharnait à
son infamie besogne sur le cadavre encore chaud de son
maître, tandis que des chats viviséqués, sanglants aussi, se
traînaient lourdement et miaulant, en roulant leurs prunelles
glaucques...

(Le Foyer)

CHARLES BURT,

Gérant: Etienne LADROSSE.

Imprimerie V. J. AIN, rue Sala, 44.

MAISON F. JANIN

8, Rue Lafont, LYON

Musique Française et Étrangère, Classique et Moderne

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
A des conditions très avantageuses

CHOIX VARIÉ DE PIANOS

DES MEILLEURS FACTEURS DE PARIS

HARMONIUMS

POUR ÉGLISES ET SALONS

VENTE & LOCATION A DES PRIX EXCESSIVEMENT MODÉRÉS

Sage-Femme

Maison d'accouchement tenue par M^{lle} Jeannin, 3, rue de la Platière, Lyon.
Pensionnaires. — Soins les plus assidus. — Discretion assurée. — Consulta-
tions. — Chambres. — Se charge de placer les enfants.

LE CAFÉ
DES
GOURMETS

est composé des
meilleures sortes.
Il ne contient aucun
mélange de Chlorure ou
autres substances analogues.

Toutes les boîtes doivent être scellées
par deux bandes portant le nom: **TREBUCCIN**

ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

Société Française Financière

CAPITAL: VINGT-CINQ MILLIONS

SIÈGE SOCIAL: 18, Rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS.

Le Conseil d'Administration a l'honneur
d'informer Messieurs les Actionnaires que
l'exercice clos le 30 Juin lui permettra
de proposer à l'Assemblée générale
ordinaire, qui aura lieu le 25 Juillet,
de fixer le dividende à 80 francs
par action.

Un acompte de 40 fr. ayant été payé le
1^{er} Février, le solde de 40 fr. formera la
valeur du coupon à détacher le 1^{er} Août.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,
Charles DUVAL.

PAILLONS RUSTIQUES EN CIRENT
Pièces d'œuvre, Moulures en ciment,
Travaux de Menuiserie
FAVIER SIMON
BOISILLER
Métallier à l'Épave de Lyon 1872, au Comité agricole
56, Rue de Trion, au 2^e
(Lyon-St-Just).

EN VENTE
A L'AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER

14, RUE CONFORT, 14, LYON

Et à ses succursales de } SAINT-ÉTIENNE, 6, rue Sainte-Catherine.
GRENOBLE, place Grenette, passage Teisseire.

BILLETS DE LA LOTERIE

DE LA

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

(Autorisée par arrêté ministériel du 27 Avril 1882)

1 FRANC -- PRIX DU BILLET -- 1 FRANC

Deux Millions de BILLETS

GROS LOT: 100,000 FRANCS

UN LOT DE 50,000 FRANCS

2 Lots de 25,000 Francs	30 Lots de 1,000 Francs
6 Lots de 1,000 —	100 Lots de 500 —
10 Lots de 5,000 —	100 Lots de 100 —

UN OBJET D'ART DES MANUFACTURES NATIONALES

Offert par le Président de la République

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

Dernière édition. — Offertes par l'auteur

ENVOI FRANCO PAR LA POSTE

Contre le Prix du Billet, plus 15 centimes jusqu'à trois billets; 30 centimes de trois à dix billets; 45 centimes de dix à quinze billets; 60 centimes de quinze à vingt billets.

ARMES DE CHASSE
ET DE TIR

FABRIQUE ET RÉPARATION

FOURNITURE ET ÉCHANGE

Canon Choke-Bored à longue portée

J. MULLER, 20, rue d'Algérie. LYON.

On offre dépôt et monopole

A commerçants ou parti-
culiers sérieux pour la vente
de différents produits alimen-
taires, 1^{re} nécessités, breuétés
et autorisés par conseil d'hy-
giène; vente facile sans con-
naissance spéciale. Situation
de 4 à 500 fr.

Écrire avec timbre pour
réponse à M. HERMAND, 35,
rue de Londres. Paris

Poste de Surveillant-Concierge

est offert dans un château et
grand parc à un ménage sérieux
pouvant entretenir un peu la
culture. Appointements 2400 fr.
par an, logé et chauffé. Écrire
avec timbre pour réponse à M.
Hernand, 35, rue de Londres,
Paris. Indiquer sa profession.

AVIS

Combien de personnes meurent de la poitrine faute de
soins efficaces. Aussi recommandons-nous le traite-
ment d'un célèbre médecin spécialiste, M. DIDIER, rue
de l'Hôtel-de-Ville, 57, à LYON. Les BRONCHITES,
CATARRHES, ASTHME, la PHTISIE sont soulagés de suite, la
toux diminue, les sueurs cessent l'appétit, les forces reviennent. Ana-
lyse des urines. CABINET de 11 à 4 heures et par correspondance.

FÊTE NATIONALE
DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

Sous la présidence de Victor HUGO

TOMBOLA

Autorisée par arrêté ministériel du 1^{er} Juin 1882

Gros Lot: 25,000 fr.

116 LOTS DE 5,000, 1,000, 500 ET 100 FR.

Prix du Billet: UN Fr.

En vente à l'Agence générale de Publicité Victor
FOURNIER 14, rue Confort, Lyon et à ses succe-
ursales de Grenoble, passage Teisseire et de Saint-Étienne,
6, rue Sainte-Catherine.

NOTA. — Avec chaque billet, il sera délivré gratuitement
un ticket donnant droit à l'entrée de la fête qui aura lieu au Jardin
des Tuileries le 6 août prochain.

Envoi franco par la poste contre le prix du billet.
Plus 0 fr. 16 jusqu'à trois billets et tickets; — 0 fr. 45 de trois
à dix et tickets; 0 fr. 60 de dix à quinze et tickets; — 1 fr. de quinze
à vingt et tickets.